

**À LA
VIE**

BOOTSTRAP LABEL & TANDEM
présentent

À LA VIE

Un film de
AUDE PÉPIN

DURÉE : 1H18

AU CINÉMA LE 20 OCTOBRE 2021

MATÉRIEL TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.TANDEMFILMS.FR

DISTRIBUTION
TANDEM™
98 rue du Faubourg Poissonnière
75010 Paris
bonjour@tandemfilms.fr
www.tandemfilms.fr

PRESSE
LE PUBLIC SYSTÈME CINÉMA
Pauline Vilbert & Alexis Delage-Toriel
25, rue Notre-Dame-des-Victoires 75002 Paris
adelagetoriel@lepublicsystemecinema.fr
pvilbert@lepublicsystemecinema.fr

SYNOPSIS



Chantal Birman, sage-femme libérale et féministe, a consacré sa vie à défendre le droit des femmes.

À presque 70 ans, elle continue de se rendre auprès de celles qui viennent d'accoucher pour leur prodiguer soins et conseils.

Entre instants douloureux et joies intenses, ses visites offrent une photographie rare de ce moment délicat qu'est le retour à la maison.

ENTRETIEN AVEC AUDE PÉPIN

Comment avez-vous rencontré Chantal Birman ?

C'est mon parcours de journaliste qui m'a permis de rencontrer Chantal. Après avoir passé 15 ans au Zapping, j'ai eu envie de passer de l'autre côté du miroir. J'ai donc décidé de passer mon diplôme de journaliste au CFPJ, avec une idée en tête : travailler à la Maison des Maternelles. Ce que j'ai réussi à faire, et c'est là que j'ai eu la chance de la rencontrer.

La rédactrice en chef m'avait demandé de la contacter et je me souviens encore de ses mots « Tu vas rencontrer une grande dame, une sage-femme extraordinaire. Appelle-la pour qu'elle nous dise ce dont elle aimerait venir parler cette année dans l'émission ». Et j'ai eu affaire à une femme de la trempe de celles qui font des révolutions, qui changent les mentalités, qui engagent leur vie tout entière pour les autres (avec tout ce que cela comporte de sacrifices personnels), mais qui s'y acharnent encore et toujours avec autant de passion, de fraîcheur et d'idéalisme.

Pour la journaliste, la femme et la mère que j'étais à ce moment-là, cette rencontre a été décisive. Chantal Birman défendait des idées qui me parlaient et elle le faisait avec un enthousiasme galvanisant. Le premier sujet que j'ai réalisé avec elle portait sur le post-partum, la période qui s'étend de la fin de l'accouchement au retour de couches, c'est-à-dire au retour des premières règles.

Pourquoi avoir choisi ce sujet pour votre premier film ?

Lorsque j'ai rencontré Chantal, elle travaillait en PRADO (programme de accompagnement du patient hospitalisé) auprès de mères sortant de la maternité et vivant dans le 93. C'est pour cette raison qu'on l'appelle également « la sage-femme des banlieues ». Elle m'a alors raconté son quotidien : la violence du retour à la maison après la naissance, les accouchements à la chaîne, les péridurales systématisées par des effectifs qui n'ont plus d'autre choix tant les moyens donnés à l'hôpital sont constamment diminués, et tant la mécanisation

de l'accouchement contraint les femmes à passer à côté de ce moment de vie fondamental.

Très vite, j'ai eu l'intuition qu'il y avait derrière nos échanges la possibilité d'un film. J'ai perçu la nécessité absolue de briser le tabou qui entourait jusqu'ici le post-partum, période qui, à ma connaissance, n'avait jamais été documentée et dont personne ne parlait vraiment. Chantal et moi avons construit un rapport de confiance mutuelle, elle a donc accepté que je l'accompagne dans ses tournées. Dès la première matinée à ses côtés, j'ai compris qu'au-delà d'être un puissant instantané des disparités sociales, ses entretiens avec ces jeunes mères dévoilaient la double naissance de l'humanité : celle des enfants, mais aussi celle des parents.

Je voyais en effet chez ces jeunes parents, et plus particulièrement chez ces nouvelles mères, des êtres mis à nu, des esprits à vif. Leur fragilité, leur humanité me paraissaient éminemment cinématographiques. J'ai aussi été saisie de constater comment la violence physique et psychique de l'accouchement, et le saut dans le vide du « retour à la maison », les plongeaient dans un état proche de la sidération.

Quelle urgence aviez-vous à faire ce film ?

Il y avait deux urgences. D'abord celle de Chantal qui allait prendre sa retraite. Je sentais qu'elle était le personnage idéal pour traiter ce sujet avec humanité. Quand elle m'a soufflé qu'elle commençait à être à bout de forces de trimballer sa valise (qui est d'ailleurs devenue un personnage du film !), de la porter parfois sur les vingt-cinq étages d'une tour avec une double tendinite, j'ai compris qu'il fallait tourner vite. Le producteur Jean-Baptiste Germain (Bootstrap Label) a alors compris l'impératif de trouver vite des financements. Nous avons obtenu une première bourse d'écriture qui nous a lancé avant que d'autres aides suivent et que Mathieu Robinet et sa nouvelle société de distribution Tandem nous rejoigne pour sortir le film en salles. Et puis il y avait également une urgence plus personnelle, qui tenait au sujet du post-partum. Si j'ai mis

autant d'énergie dans le projet, c'est parce que j'ai moi-même vécu une période très difficile après la naissance de ma fille Lou, qui a frôlé la mort. Les jours qui ont suivi l'accouchement ainsi que le retour à la maison ont été traumatiques tant je me suis sentie seule, délaissée et livrée à moi-même.

Ce traumatisme est resté enfoui en moi et c'est certainement pour cela que lorsque, dix ans plus tard, j'ai croisé la route de Chantal, quelque chose de puissant s'est réveillé et ce film est devenu vital. J'étais obsédée par l'idée de faire un film en me plaçant du côté du sensoriel et de l'émotion, pour que chaque spectateur puisse ressentir et éprouver dans sa chair ce que vivent les femmes. C'était la seule manière, pour moi, de faire changer le regard de la société sur ce moment si particulier.



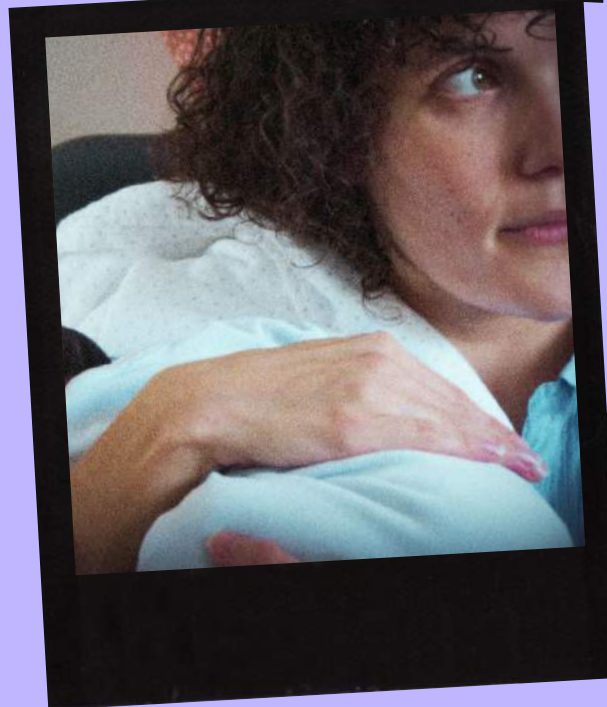
Est-ce son métier de sage-femme ou son engagement féministe qui vous ont donné envie de faire le portrait de Chantal Birman ?

Je ne crois pas que l'engagement féministe de Chantal Birman puisse se différencier de son métier de sage-femme, les deux sont intimement liés. Elle fut l'une des seules sages-femmes à intégrer le MLAC (Mouvement de libération pour l'avortement et la contraception) où elle a pratiqué, au début de sa carrière, des avortements clandestins pour sauver la vie de ces femmes. Elle risquait, à l'époque, une exclusion de l'ordre en plus de poursuites pénales.

Elle s'est ensuite battue à L'ANCIC (association nationale des centres d'interruption de grossesse et de contraception créée en 1975) où elle a réussi, avec l'aide de Martine Aubry, à modifier la loi Veil en prorogeant le délai légal d'avortement de dix à douze semaines. Elle a d'ailleurs été promue Officier de la Légion d'honneur pour toutes ces raisons, ce dont elle ne parle jamais, par pudeur.

C'est cette humilité et sa réflexion singulière et avant-gardiste qui font d'elle un personnage de cinéma, en plus de sa drôlerie et de son franc-parler. Mais au-delà de la figure de Chantal, c'est le métier même de sage-femme qui m'intéresse, car leur champ d'action est très large. Ce sont « les gardiennes de notre pudeur mise à mal ». Elles accompagnent toute la vie sexuelle des femmes, de la puberté à la ménopause. Elles sont en capacité de prescrire la pilule, de poser des implants contraceptifs, d'accompagner nos grossesses à terme et après, de les interrompre, etc.

Comme le répète Chantal, « le savoir du prophète est dans la vie religieuse, celui du poète dans la vie littéraire, le savoir de la sage-femme est lui dans la vie de la cité. ». C'est pourtant parce qu'elles sont hors de notre quotidien qu'on a trop tendance à les effacer de nos mémoires. Le métier est négligé, et a été oublié par les gouvernements politiques successifs (même lors du dernier Ségur de la Santé), ce qui est insensé. Sages-femmes et maïeuticiens sont pourtant bien inscrits au registre des professionnels de santé et suivent une première année de médecine.



Quel est votre propre lien au féminisme ?

Je me suis toujours sentie féministe, mais mon militantisme est vraiment né avec le film. Les rencontres de ce tournage et les personnages que j'ai croisés ont nourri mes convictions. Ce qui m'était apparu être parfois théorique et littéraire est devenu une façon de vivre, un rapport au monde et à l'autre. La forme documentaire m'a permis justement de construire mon propre regard sur ces problématiques. En filmant toutes ces femmes, j'ai réalisé à quel point le féminisme était aussi un rapport au monde. Et que mon geste de cinéma aurait une vertu émancipatrice, pour moi comme pour les personnages de mon film.

À l'épreuve du tournage, j'ai été confrontée à la façon dont je devais filmer les auscultations gynécologiques de Chantal lors de ses visites. Je m'étais rendue compte, lors de mes repérages, que lorsqu'elle examinait les femmes, la plupart détournaient le regard, qui s'accrochait alors aux détails de leur intérieur, de leur décoration, ce qui semblait les rassurer. À l'écriture, j'avais donc décidé de filmer leurs intérieurs, de suivre leur regard. Mais plus le tournage avançait et plus je me rendais compte à quel point l'intime était politique, que mon devoir de cinéaste était de ne pas détourner la caméra de cet intime, qu'on ne montre jamais. J'ai alors décidé de filmer les tétons (censurés systématiquement par les réseaux sociaux), les agrafes, les cicatrices, les couches, tout ce que l'on cachait depuis des décennies et qui participe à nourrir le tabou plus encore. Mon militantisme a pris corps dans ce geste de cinéma.

Chantal est militante féministe, et en même temps elle soutient l'accouchement sans péridurale, encourage l'allaitement... N'y a-t-il pas là une contradiction ?

Pas à mon sens. Chantal Birman soutient un accouchement qui ne serait pas régi par le dictat du rendement. La péridurale a été un formidable outil pour rendre leur dignité aux femmes qui souffraient lors de leur accouchement, avec des séquelles proches de l'état post-traumatique. Mais, de plus en plus systématisée, la péridurale a remplacé l'accompagnement humain, rendu impossible du fait des flux tendus en salle de naissance.

Et pourtant, on constate que lors de l'accouchement, cet accompagnement permet, dans certains cas, de surmonter la souffrance et de gagner en puissance dans le dépassement de soi.

L'allaitement reste effectivement un point de crispation dans la pensée féministe. À ce sujet, Chantal se place du côté des femmes. Elle veut les amener vers un choix qui leur est propre et qui leur convienne. Une séquence du film illustre non seulement la complexité du métier de sage-femme mais aussi les injonctions contradictoires auxquelles les jeunes mamans font face. On y voit une jeune mère peiner à allaiter alors que son bébé perd du poids. Dans ce cas précis, l'urgence du professionnel de santé, qu'elle incarne, est que le bébé ne se déshydrate pas et que l'allaitement ne devienne pas un enfer pour la mère comme pour l'enfant. Elle travaille à prioriser les urgences vitales, car c'est de ça dont il s'agit dans les premiers jours de vie. Alors que la vie apparaît, la mort rôde, et c'est aussi avec ce danger permanent que lutte Chantal.

N'est-ce pas surprenant pour une sage-femme dont le métier est d'accompagner les naissances de militer pour l'avortement ?

Voir une sage-femme militer pour l'avortement peut sembler étrange mais tout prend son sens lorsque l'on connaît le parcours de Chantal. Alors qu'elle était encore jeune sage-femme, elle a été traumatisée par la mort de femmes suite à des avortements illégaux et elle l'explique avec force dans l'une des dernières scènes du film. Il faut rappeler que l'avortement était la première cause de mortalité chez les femmes avant sa légalisation. L'avortement a parallèlement permis la baisse du taux de mortalité infantile, les grossesses ont été mieux suivies puisque désirées et les enfants mieux traités après leur naissance. Être sage-femme, c'est toujours être du côté de la vie. C'est donc préserver aussi celle des mères, en leur assurant de pouvoir librement faire le choix ou pas de donner naissance. Pouvoir disposer de leur corps est un droit fondamental pour les femmes acquis en France depuis peu. Il ne l'est toujours pas dans un très grand nombre de pays dans le monde. 70% des médecins refusent encore aujourd'hui de pratiquer l'IVG en Italie, 42% des femmes dans le monde vivent dans un pays où la loi leur refuse ou restreint le droit à l'avortement et seulement 4 états sur 50 aux États-Unis sont

favorables à l'avortement. Chantal Birman a de quoi continuer à se battre.

Quel rôle joue Hortense, la jeune stagiaire qui accompagne Chantal ?

Hortense a un parcours extraordinaire. Elle a vingt-sept ans, elle est ingénieure de formation et a tout quitté pour reprendre ses études et devenir sage-femme. Au moment du tournage, elle avait trois enfants de deux, quatre et six ans et faisait deux heures de trajet matin et soir pour se rendre à l'université. En plus de ses charges familiales, elle accueillait chez elle des familles de migrants par le biais d'une association alors qu'elle-même n'était pas payée puisque reprenant ses études.

Hortense faisait ce stage aux « Lucines », l'ancien cabinet de Chantal, qui se trouve en bas de sa maison. C'était la personne rêvée pour incarner cette nouvelle génération de sages-femmes et j'ai vite senti qu'elle avait les épaules pour entamer un dialogue constructif avec Chantal. Cela a dépassé mes espérances. Hortense est catholique pratiquante et s'oppose à Chantal sur certains points, notamment l'avortement. Elle savait affirmer ses positions et les argumenter.

Je voulais éviter une hagiographie béate de Chantal et la rencontre avec Hortense a été une vraie chance dans mon travail de documentariste. En provoquant leur collaboration, j'ai cherché à construire un contrepoint utile à la nuance, et amener au film une part d'interrogation, de doute, quant aux convictions de Chantal qui peuvent parfois étonner. Nous avons passé des heures à les filmer, leurs discussions étaient toujours passionnantes et pleines de nuances. Chantal et Hortense incarnent aussi deux générations de sages-femmes, qui sont chacune le fruit d'une époque, de changements sociétaux. Chantal a vécu le militantisme des années 1970, la loi Veil. Hortense est beaucoup moins politisée, elle n'a pas cette culture militante et aborde son métier de manière tout aussi passionnée, mais elle est moins idéaliste. Leurs échanges respectueux montrent deux générations qui s'écoutent et se répondent.

Dans quelles conditions techniques avez-vous travaillé ?

Le tournage s'est déroulé sur plusieurs mois, nous avons fait appel à deux chefs opérateurs différents : Emmanuel Gras

(Grand Prix semaine de la critique pour son film MAKALA) et Sarah Blum qui avait travaillé sur le documentaire césarisé d'Alice Diop VERS LA TENDRESSE. Ils ont redoublé d'ingéniosité pour constituer l'équipe la plus légère et discrète possible. Nous avons tourné avec le boîtier Canon d'Emmanuel Gras et son Gimble (celui de MAKALA) puis avec la FS5 et la FS7 de Sarah Blum, à l'épaule, ainsi qu'avec une Black Magic montée sur Gimble. Nous avons aussi installé une ventouse sur la voiture pour filmer Chantal et Hortense seules. Je voulais tourner en permanence et nous avons dû nous adapter aux intérieurs des familles, souvent petits, en essayant de nous fondre avec le décor. Afin de garder de la spontanéité, nos visites étaient annoncées, mais nullement planifiées : je guidais le chef opérateur in situ, à l'instinct, grâce au retour image et son, pour pouvoir ajuster les cadres et la mise en scène. Travaillant avec une seule caméra, il nous a fallu, dans ces intérieurs exigus, nous effacer pour pouvoir filmer ces moments d'intimes avec juste distance.

En termes de mise en scène, pour la partie des visites ; je souhaitais être la moins interventionniste possible pour ne pas fragiliser la confiance que tissait Chantal avec les mères et laisser l'émotion de ces moments poindre naturellement. Bien qu'habitue à exposer ses idées et à l'aise avec une caméra, Chantal n'est pas une actrice, elle ne triche pas. Il fallait donc que, techniquement, tout soit prêt pour accueillir ce qui se passait. Nous devons nous adapter à elle et pas l'inverse. Saisir ses rires, ses marques d'affection, les regards émus des femmes auxquels nous rendions visite. Certaines scènes ont été particulièrement éprouvantes à tourner.

D'abord parce que nous étions nous-mêmes bouleversées par les témoignages que nous filmions. Ensuite parce qu'il était parfois épuisant de garder cette vivacité, cette agilité, coincées avec une caméra de plus de 10 kilos dans un logis exigü pendant parfois plus d'une heure trente.

Enfin, il a fallu nous adapter au calendrier fluctuant de Chantal, sans savoir si les visites seraient maintenues ou si les familles accepteraient d'être filmées dans ces moments d'intimité inouïs. Certaines nous ont laissées à la porte, elles avaient changé d'avis le jour du tournage. À ce titre, il nous est souvent arrivé que le père refuse qu'une caméra filme ces moments. On voit d'ailleurs peu de pères dans le film.

Cela correspondait à la réalité de ce que vivaient beaucoup des femmes, esseulées, que j'ai filmées.

Vous avez été actrice, et aussi journaliste, avant de réaliser ce premier film. Quel est votre rapport au documentaire et à la fiction ?

La forme du documentaire s'est tout de suite imposée à moi. J'avais besoin, pour un sujet si fort, de m'adapter au monde, de suivre ces personnages à l'instinct, dans un rapport presque passionnel, étourdissant, au chaos du quotidien. Cette forme de recherche incessante, d'absolu me fascine. J'entends par là qu'il faut être présent tout le temps, tout voir, tout sentir, être aux aguets. C'est un rapport presque boulimique à la vie qui passe et que l'on doit saisir sans filet. Cet endroit où l'instinct prime sur l'intellectualisation me ressemble.

Je crois par ailleurs que le documentaire est un moyen de se confronter au réel tout en touchant à l'universel. À travers l'intime, le vécu, un témoignage, la force du documentaire permet un processus d'identification bouleversant. Ayant moi-même vécu une expérience traumatique lors de la naissance de ma fille, j'avais la sensation que ce film pourrait ainsi libérer la parole, permettre à certains hommes et femmes de se sentir moins seuls, que sa dimension cathartique pourrait être réparatrice, réconfortante.

J'ai d'ailleurs tout de suite conçu le film comme un objet de cinéma. D'abord parce que je voulais défendre un point de vue et non pas prétendre à l'exhaustivité. Ensuite parce que l'expérience du grand écran m'apparaissait être nécessaire pour un sujet si intime, si peu documenté. Il y avait un geste politique fort à pouvoir montrer des choses que la société tend à escamoter. Je sentais que le réel serait plus fort que la fiction, et que suivre ces mères, en chair, à l'écran, serait une expérience de cinéma.

Quels choix avez-vous dû faire au montage ? Et pourquoi le choix du sans commentaire, quitte à abandonner quelques informations sur Chantal et son métier ?

Les choix ont été drastiques, nous avons 104 heures de rushes pour un film de 1h15. L'expérience de ma monteuse, Carole Lepage, a été précieuse. Nous avons sacrifié des informa-

tions importantes sur le passé de militante de Chantal, sur son parcours, pour être dans un rapport plus immédiat aux femmes qu'elle rencontrait. C'est cette relation qui m'intéressait. Je ne voulais pas tomber dans un film didactique autour de « conseils » sur le post-partum, mais vraiment en capturer l'essence, de façon très brute et sensorielle. Nous avons donc éliminé tout ce qui pouvait être descriptif, et privilégié les rencontres qui racontaient, derrière l'expérience intime, l'aventure universelle.

Nous avons peu de diversité de décors. Il y avait la voiture, les rues, les familles, un peu le domicile de Chantal, un peu chez ses amies, mais je voulais montrer que sa vie tourne autour de son travail. C'est le montage qui a dessiné cette géographie des déplacements, avec une grammaire qui leur est propre. De fait, le 93 devient presque un personnage du film. Grâce à l'emploi du Gimble, j'ai voulu retranscrire la fluidité de Chantal, qui évolue dans un territoire qu'elle connaît bien, et où elle navigue facilement entre HLM décatés et pavillons cossus.

Les paysages de la banlieue où travaille Chantal - tours, périphérique, petites rues pavillonnaires - sont très présents, quelle importance à ce territoire dans son métier, et dans votre film ?

Ce territoire est celui de Chantal, le secteur qu'elle a écumé des années durant. J'ai habité à Romainville et nous nous sommes retrouvées aussi dans notre amour pour les gens qui habitent ces villes de la petite couronne. Au-delà de leur population éclectique, ces quartiers à l'architecture disparate permettent, sur quelques kilomètres carrés seulement, de rencontrer le monde entier.

C'est ce qui donne au film, à mon sens, sa pluralité. Nous avons travaillé cette diversité jusqu'au son avec Claire-Anne Legeron, en variant les ambiances, rythmées par le bruit incessant des roulettes de la valise qui écume ces différents quartiers.

Comment avez-vous choisi les musiques ?

J'ai choisi d'ouvrir le film avec le morceau d'Amen Dunes, Bedroom Drum, pour ce qu'il dégage de justesse entre amour profond et mélancolie. Il colle parfaitement à ce moment du post-partum comme à l'image que j'avais de ce coin du 93. Ce morceau a donné le ton à la musique originale composée par



Benjamin Dupont, du groupe Bryan's Magic Tears. Il a su répondre à toutes mes attentes. C'était un immense bonheur de travailler avec lui.

On entend dans le film Janis Joplin, c'est une scène qui me plaît beaucoup car cette femme représente pour moi une forme de liberté absolue. Il s'agissait d'un des sons de jeunesse de Chantal et l'idée que ces deux figures féministes puissent dialoguer ensemble dans la même image me plaisait. Summer-time convoque une génération, un imaginaire qui prend tout son sens quand on connaît le parcours de Chantal.

Comment a évolué l'accouchement des femmes en France dans les dernières décennies et quel sens peut-on y voir ?

C'est seulement dans les années 1950 que la courbe des accouchements à domicile s'est inversée pour laisser place à l'accouchement en institution. L'hôpital a amené de grandes avancées dans la surveillance des pathologies liées à la grossesse mais ce suivi a aussi fait perdre confiance aux femmes dans leur pouvoir de donner naissance simplement. Les gynécologues obstétriciens se sont peu à peu érigés en maîtres de l'accouchement et du savoir, affaiblissant le pouvoir des sages-femmes qui ont été mises sous leur coupe.

Les femmes se sont adaptées à l'accouchement médical et non l'inverse. Le vocabulaire, les positions d'accouchement... tout est désormais médicalisé. Même les maisons de naissance qui voient le jour un peu partout restent le plus souvent accolées à des hôpitaux. La Maternité des Lilas, célèbre pour sa défense de l'accouchement physiologique et au sein de laquelle Chantal a exercé pendant 40 ans, devrait être prochainement transférée sur un plateau privé à Bagnole, qui sera à son tour soumis aux mêmes impératifs de rendement.

Aujourd'hui, un accouchement à domicile coûte moins cher à la sécurité sociale et il est moins risqué d'une certaine manière, puisqu'une sage-femme est présente en permanence pour une seule femme. Il est limité aux accouchements non pathologiques, mais les assurances refusent d'assurer les sages-femmes qui le pratiquent.

Espérez-vous faire évoluer les mentalités sur l'accompagnement des femmes lors de la période du post-partum ?

Le projet d'Emmanuel Macron de faire des 1000 premiers jours de l'enfant une priorité est un moment historique que nous nous devons de saisir.

Malheureusement, les premiers retours ne sont pas satisfaisants, notamment sur l'équité du congé paternité. Et les familles doivent dorénavant trouver par elles-mêmes leur sage-femme pour accompagner le retour à la maison. J'attends du film qu'il fasse au moins découvrir l'existence de ce service aux familles qui l'ignoraient.

Et j'aimerais aussi qu'il libère la parole en France, où le suicide de la jeune mère, les souffrances obstétricales et la violence du post-partum sont des sujets tabous et peu discutés.



QUELQUES MOTS SUR CHANTAL BIRMAN

Née le 2 août 1949 à Paris, Chantal Birman a pratiqué en tant que sage-femme pendant 49 ans. Elle découvre sa vocation à 17 ans dès sa première année de médecine. En 1967, au cours de son premier stage comme étudiante sage-femme, elle est confrontée aux conséquences tragiques de l'avortement clandestin pour la santé des femmes. Dès lors elle va s'engager dans le Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et de la Contraception (MLAC).

Elle réalise des avortements clandestins, avec des femmes de la société civile, par la méthode Karman. Seules trois sage-femmes en France se sont confrontées à cette pratique illégale. Elle milite activement pour l'adoption de la loi Veil.

Pour son engagement ininterrompu pour le droit des femmes et des mères, elle est promue chevalier, puis officier de la Légion d'honneur.

Elle est la première sage-femme de France à donner une conférence à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm.

Elle a écrit « Au monde : ce qu'accoucher veut dire, une sage-femme raconte » paru aux éditions de La Martinière puis en poche dans la collection Points, un livre culte pour des générations de sage-femmes.

Elle participe à plusieurs ouvrages collectifs, dont « Naître et renaître » sous la direction de Frédéric Worms et Claire Marin aux éditions Puf.

Pendant 40 ans elle co-animera l'équipe de la Maternité des Lilas comme sage-femme institutionnelle. Face à la dégradation des conditions d'accueil dans la Maternité, Chantal Birman s'installe dans un cabinet et exercera en fin de carrière une pratique libérale, pour exercer son métier comme elle l'a toujours fait : à l'écoute des femmes.

En 2020, Chantal Birman prend sa retraite.

• **Chantal Birman est membre du bureau de l'ANCIC** (Association Nationale des Centres d'IVG et de Contraception). Au cours des années, Chantal va rester fidèle à cette association où elle occupera longtemps le poste de vice-présidente.

• **Elle sera également** de nombreuses années **vice-présidente du Conseil Départemental de l'Ordre des sages-femmes de Seine-Saint Denis.**

• **Elle va représenter** pendant des années **les sages-femmes libérales au CASSF** (Collectif des Associations et des Syndicats de Sages-Femmes) puis les sages-femmes orthogénistes à la **SFMA** (Société Française de Maïeutique).

• **Elle est membre du bureau de l'ANSFO** (Association Nationale des Sages-Femmes Orthogénistes).

• **Elle est membre du Conseil d'administration du RIFE** (Réseau International Féministe pour l'Égalité ; crée par Fatima Lalem adjointe au Maire de Paris).

• **Elle est membre de la Société d'Histoire de la Naissance** où elle coécrit plusieurs ouvrages aux éditions Érès.

• **Elle fera partie** pendant plus de 20 ans **du Comité de Rédaction des Dossiers de l'Obstétrique** ainsi que de **la Commission Scientifique Indépendante** et participe activement à la **création du Conseil National Professionnel des Sages-Femmes.**

• **Elle milite pour la création des « Maisons de Naissance »** en France en s'appuyant sur l'expérience de ses amies sages-femmes du Québec.



PARCOURS DE AUDE PÉPIN



AUTEURE / RÉALISATRICE

2020

À LA VIE, documentaire produit par Bootstrap Label

JOURNALISTE

De 2016 à mai 2018

Journaliste, enquêtrice à La Maison des maternelles sur France 5

De 2002 à 2016

Zappeuse à Le Zapping sur Canal +

De 2012 à 2013

Écriture, présentation de sujets culture et de sketches à La Matinale sur Canal +

De 2005 de 2006

Chroniqueuse, présentation et réalisation de sujets culture à Playground sur Canal +

De février 2002 à juin 2002 Assistante de production et documentaliste à + de cinéma sur Canal +

ACTRICE

De 2005 à 2016

dans des films de Maïwenn, Mia Hansen Love, Mickael Buch, Gabe Klinger, Bettina Rheims et Serge Bramly, Julien Rappeneau, Julien Guetta, David Moreau, Florian-Emilio Siri, Hervé Hadmar, Cathy Verney, Diako Yazdani, Bathelemy Grossmann, Océane Rose Marie, Cyprien Vial, etc.

FORMATION & DIPLÔMES

2016

CFPJ Paris / Diplôme de journaliste rédactrice / Mention : Félicitations du jury

2002

Faculté de lettres de Nice / Coursus ACL (Art Communication Langage) / Sciences et techniques de l'information et de la communication

LISTE TECHNIQUE



Réalisatrice **AUDE PÉPIN**

Producteur et Directeur de production **JEAN-BAPTISTE GERMAIN**

Coproducteurs **MATHIEU ROBINET** et **CORENTIN PETIT**

Directrice de la photographie **SARAH BLUM** en collaboration avec **EMMANUEL GRAS**

Cheffe opératrice du son et cheffe monteuse son **CLAIRE-ANNE LARGERON**

Cheffe monteuse image **CAROLE LE PAGE**

Mixeur **PHILIPPE GRIVEL**

Etalonneur **YANNIG WILLMANN**

Musique originale **BENJAMIN DUPONT**



POUR ALLER PLUS LOIN...

LONGTEMPS TABOUÉ, LA PAROLE AUTOUR DU POST-PARTUM SE LIBÈRE. DE PLUS EN PLUS D'OUVRAGES, DE FILMS, DE PODCASTS TRAITENT DU SUJET. EN VOICI UNE SÉLECTION NON EXHAUSTIVE.

- Bliss stories, un podcast de Clémentine Galey
- @morganekoresh, le compte instagram de Morgane Koresh
- Tu enfanteras dans la douleur, réalisé par Ovidie (Magnéto Presse, ARTE France)
- La Fatigue émotionnelle et physique des mères : le burn-out maternel, Violaine Guéritault (Editions Odile Jacob)
- Maman, pourquoi tu pleures ?, Jacques Daya (Editions Odile Jacob)
- Sorcières, sages-femmes et infirmières : une histoire des femmes soignantes, Barbara Ehrenreich & Deirdre English (Editions Cambourakis)
- Le corps d'après, Virgine Noar (Editions François Bourin)
- 9 mois et caetera, Sophie Marinopoulos et Israël Nisand (Editions Fayard)
- Maternité esclave, Les chimères (Editions 10/18)
- Le mois d'or : bien vivre le premier jour après l'accouchement, Céline Chadelat et Marine Mahé-Poulin (Editions Presses du Chatelet)
- Maman blues : du bonheur et de la difficulté de devenir mère, Fabienne Sardas (Editions Eyrolles)
- Une maman c'est comme une maison, Aurore Petit (Editions Les fourmis rouges)
- Liberté, égalité, maternité, Emilie Daudin (Editions Leduc)